

Mikaël Lalancette

Préface d'Eve-Marie Lortie

IL Y A 25 ANS, LE DÉLUGE

Des héros et des témoins racontent

CHAPITRE PREMIER

S'oublier

Laurent Yves Simard profite d'un répit bien mérité après le souper, en ce vendredi soir du 19 juillet 1996. Confortablement assis dans son salon, le maire de L'Anse-Saint-Jean lit un livre. L'Anse-Saint-Jean est un petit village du Bas-Saguenay aux allures de carte postale, qui charme les Européens. M. Simard, qui est aussi un enseignant à la polyvalente Fréchette, vient de passer une autre journée de ses vacances estivales à ajouter des pierres au muret qu'il est en train de construire derrière sa maison, rue Saint-Jean-Baptiste. Dehors, le ciel se déchaîne. Depuis le souper, des pluies diluviennes s'abattent sur le village de 1300 habitants.

En tournant les pages de son bouquin, Laurent Yves Simard entend un bruit sourd et inhabituel dans la montagne. Plus il tend l'oreille, plus le bruit augmente. Ce sont des rochers qui dévalent le lit du ruisseau de la Pointe. Alarmé, M. Simard range son livre et appelle sa femme, Charlotte, qui est chez sa sœur, dans une autre maison du village. Il lui lance :

— Rentre tout de suite ou reste où tu es !

En voyant l'eau envahir son garage, l'homme de 52 ans comprend que la situation est grave. Il empoigne une paire de bottes et un gilet de sauvetage, et il file à l'édifice municipal. En

peu de temps, les problèmes se multiplient aux quatre coins du village. Par exemple, des rochers ont déboulé près d'un vieux barrage, et le réservoir, qui alimente en eau le secteur de la Pointe, déborde. Sur la route, il y a tellement d'eau que la voiture de M. Simard ne peut plus avancer. On doit le conduire à l'édifice municipal en VTT. Pendant ce temps, la secrétaire-trésorière de L'Anse-Saint-Jean, Lolita Boudreault, accompagnée d'une conseillère municipale, constate les dégâts en parcourant le territoire. Le secteur de la rue du Coin, à l'est du village, est ravagé par les eaux du ruisseau de la Muraille.

Vers 21 h, sous un torrent d'eau, un barrage de castors cède au confluent du lac Amable et du ruisseau de la Muraille. En quelques minutes, le niveau du lac baisse d'un mètre. Le coup d'eau rompt d'autres barrages de castors en aval, et un raz-de-marée dévastateur se dirige vers le village. Peu après, le mur d'eau emporte une première maison, celle du conteur Achille Boudreault, puis une deuxième. Sur le territoire de la municipalité, les glissements de terrain se comptent par dizaines. À 23 h 24, constatant la destruction de la rue du Coin et de la route 170, L'Anse-Saint-Jean déclare l'état d'urgence.

Pendant toute la nuit, Laurent Yves Simard et ses auxiliaires sillonnent le territoire, mettent sur pied des équipes d'urgence. À 2 h 15, le pont du Milieu, qui relie la rue Saint-Jean-Baptiste au rang Saint-Thomas, est emporté. Craignant que le pont du Faubourg ne cède à son tour, le maire Simard ordonne l'évacuation immédiate des 100 résidents du secteur nord du rang Saint-Thomas et de la rue du Faubourg. Les citoyens se réfugient dans l'église et dans l'édifice municipal. Peu après, comme on ne trouve pas les clés pour entrer dans l'école polyvalente, on décide tout simplement de défoncer les portes pour permettre aux sinistrés de s'abriter là aussi. Privé d'électricité, le village est plongé dans l'obscurité. L'inquiétude gagne la population.

Bien qu'il soit incapable de prendre contact avec la Sécurité civile et le ministère des Transports, Laurent Yves Simard conserve son calme. Il applique à la lettre ce qu'il a appris au fil des ans lors des entraînements aux mesures d'urgence. Il a vu souvent se gonfler les eaux de la rivière Saint-Jean, mais, cette fois, la crue n'a rien à voir avec les embâcles printaniers.

À leur réveil, le matin du 20 juillet, les Anjeannois assistent à une scène apocalyptique. Ils croient voir une zone de guerre. La rue Saint-Jean-Baptiste est un champ de ruines. Il y a des roches et de la boue partout. Des 126 maisons évacuées, 102 ont subi des dommages. Vingt-cinq sont inhabitables. Comme plusieurs villageois dont les résidences ont résisté à la crue, la propriétaire de la populaire pâtisserie Chez Louise doit tout vider à la pelle et à la brouette. Plusieurs routes sont détruites, et une bonne partie de l'aqueduc municipal est démoli. Le petit village paisible est défiguré et coupé du monde. Les moyens de communication n'existent plus.

Le maire Simard s'attelle alors à une tâche herculéenne. En matinée, il rencontre pour la première fois des sinistrés dans l'édifice municipal. Puis il se rend à l'Habitat de L'Anse pour tenter de rassurer les retraités du village. Lorsqu'il apprend qu'une personne manque à l'appel, il part à sa recherche, redoutant de découvrir un corps sur la berge. Il convainc aussi des propriétaires de construire un chemin temporaire derrière leurs résidences pour relier le village à la route 170, et il fait tracer un autre chemin entre l'édifice municipal et la polyvalente. Vers 14 h, le 20 juillet, le maire parvient enfin à contacter la Sécurité civile grâce à un téléphone satellite que lui prête un touriste.

Mis au parfum des rumeurs qui circulent dans le village, Laurent Yves Simard doit aussi se rendre dans le secteur dit du « coin des routes » pour rassurer les citoyens. On raconte en effet que le barrage sur la rivière Saint-Jean risque de céder, ce qui anéantirait le village. Même si le débit de la rivière est 20 fois

plus important que la normale, les ingénieurs municipaux attestent la solidité de l'ouvrage. Cela n'empêche pas un animateur de radio de Chicoutimi de dire, pendant quelques heures, que L'Anse-Saint-Jean a été rayé de la carte, semant inquiétude et désarroi chez les proches des habitants.

• • •

Pendant des jours, le maire est en première ligne. Sa priorité est de rétablir les services essentiels. Pour éviter d'affoler les villageois, il arpente les rues sans porte-voix. Il lit la détresse dans les yeux des gens et il veut les rassurer, répondre à leurs questions et éviter tout malentendu. Dès qu'il tient une assemblée d'information dans l'édifice municipal, les cloches de l'église sonnent. À l'autre bout de la rue Saint-Jean-Baptiste, dans le secteur de la polyvalente, ce sont les sirènes des ambulances qui annoncent ces assemblées.

Lorsque des policiers de la Sûreté du Québec débarquent au village, ils réquisitionnent la voiture personnelle de M. Simard pour patrouiller ! Dans le ciel, les hélicoptères Griffon de l'armée vont et viennent, ravitaillant les habitants en nourriture et en eau potable. Pour s'assurer que tous pourront circuler sur les chemins de fortune aménagés sur le territoire, le maire rationne l'essence. Le dimanche, 48 heures après le début des événements, le maire et ses équipes ont circonscrit tous les problèmes. Le lendemain, ils sont prêts à rétablir les services essentiels.

Au cœur de toutes les décisions prises pour assurer le bien-être des citoyens qu'il représente, le maire est incapable de dormir. Parfois, il s'assoupit dans son hamac, qu'il a installé dans l'édifice municipal, mais il se réveille en sursaut quelques minutes plus tard. À un moment donné, se sentant faible et un peu étourdi, Laurent Yves Simard se rend compte qu'il n'a rien mangé depuis 24 heures. Il doit vite avaler quelque chose.

Au bout d'une semaine, il a les traits tirés et la voix éteinte. Il a perdu 15 livres. Lorsqu'une journaliste de la radio débarque à la polyvalente et le questionne sur la gestion de la crise, l'homme craque. Il éclate en sanglots, incapable de répondre aux questions.

Derrière lui, les villageois se serrent les coudes. M. Simard compte sur des employés dévoués. Les bénévoles accourent de partout, que ce soit pour s'occuper de la signalisation ou de la sécurité. De plus, comme la belle saison bat son plein, des touristes sont bloqués par centaines à L'Anse-Saint-Jean. Le village de 1300 âmes en compte 2000 en ces jours de juillet. Émus par la catastrophe qui afflige le village, les visiteurs participent activement aux secours. Un médecin français, en visite au Saguenay, s'installe dans l'édifice municipal pour soigner les gens. Plusieurs touristes décident de rester sur place, pour aider, au lieu de poursuivre leur voyage. Dans les jours qui suivent, le maire nolise un bateau pour conduire à Tadoussac ceux qui veulent repartir, et il s'occupera personnellement de rendre aux loueurs les voitures de location que les touristes laisseront sur place.

Sur le plan politique, Laurent Yves Simard a l'oreille des officiers du gouvernement québécois. On respecte sa gestion de la catastrophe et on reconnaît que le village serait poussé au bord du gouffre financier si on lui demandait d'acquitter 10% des coûts des travaux de reconstruction, comme le stipulent les programmes gouvernementaux. Puisque les dommages sont évalués à 25 millions de dollars, la petite municipalité devrait verser 2,5 millions, alors que son budget ne dépasse pas le million de dollars. Ces sommes ne comprennent toutefois pas un important règlement d'emprunt de 500 000 \$, adopté quelques mois avant le coup d'eau dévastateur, ni l'achat d'une montagne 48 heures avant la catastrophe naturelle. Laurent Yves Simard et le conseil municipal de L'Anse-Saint-Jean avaient en effet pris la décision d'acheter le Mont-Édouard, une station de ski au

potentiel énorme que convoitaient des promoteurs privés. Mais, après l'inondation, le règlement d'emprunt du petit village est bloqué au ministère des Affaires municipales.

Le jeudi 1^{er} août 1996, moins de deux semaines après le Déluge, le ministre responsable des régions, Guy Chevrette, est de passage à L'Anse-Saint-Jean. Laurent Yves Simard a prévenu le député péquiste du comté de Dubuc, Gérard-Raymond Morin, qu'il veut profiter de la visite du ministre pour faire débloquent le dossier de la montagne. Le député n'a malheureusement pas de bonnes nouvelles pour lui.

— Je n'ai pas encore eu le temps de lui en parler, avoue poliment M. Morin.

— Dans le contexte actuel, répond le maire, il faut que vous nous donniez la montagne. Nous devons nous reprendre en main!

La semaine suivante, Laurent Yves Simard joint le ministre Chevrette à Québec.

— La montagne, c'est dommage, mais nous ne pouvons pas vous la donner, la loi ne nous le permet pas, dit M. Chevrette. Mais nous pouvons régler la question par un bail emphytéotique, à raison de cinq mille dollars par année pendant cinquante ans.

Le maire Simard est soulagé! La montagne restera la propriété du village. Le Mont-Édouard deviendra un moteur économique pour L'Anse-Saint-Jean. La station de ski accueille maintenant près de 60 000 visiteurs chaque année.

Pendant les mois qui suivent les tristes jours de juillet 1996, L'Anse-Saint-Jean se transforme en un véritable chantier. Toutes les infrastructures sont reconstruites en un temps record. L'aménagement de la rivière et l'édification de murs de protection exigeront cinq ans de travaux.

Deux mois après le Déluge, Laurent Yves Simard tombe au combat, victime des contrecoups du stress physique. Un dimanche soir, des policiers le trouvent étendu sur son divan, inca-

pable de se relever. L'homme souffre d'une hernie discale et devra subir des traitements de physiothérapie, à raison de trois fois par semaine, pendant près d'un an.

Quatre ans après les inondations, M. Simard croule sous l'épuisement psychologique. Il ne se sent plus capable de travailler. Après une carrière de 35 ans dans l'enseignement, il prend une retraite bien méritée quelques mois plus tard, en juin 2001.



...

Vingt-cinq ans après les événements de 1996, il ne reste plus beaucoup de traces du Déluge à L'Anse-Saint-Jean. Les artisans de la reconstruction ont réussi avec brio à restaurer son cachet rustique. Le petit village rayonne et a retrouvé son aspect bucolique. À l'image de son pont couvert, l'emblème du village, qui a orné les billets de 1000 dollars de 1954 à 1992, la population a résisté aux aléas de la nature.

Les traces encore perceptibles du Déluge sont avant tout psychologiques. Chaque forte pluie fait resurgir chez Laurent Yves Simard et plusieurs sinistrés des émotions liées à la catastrophe naturelle de juillet 1996. L'ancien maire observe attentivement l'évolution des cours d'eau : il n'a plus confiance dans les barrages des castors !

Lors du vingtième anniversaire du Déluge, en 2016, Laurent Yves Simard a reçu des autorités une plaque commémorative. On peut y lire ces mots : « Merci d'avoir permis aux Anjeannois et Anjeannoises ainsi qu'à ceux et celles qui étaient en visite chez nous de traverser cette grande épreuve sans perte de vie. »

L'un des plus beaux témoignages lui est venu d'un sinistré, la même année. À l'époque du Déluge, cet homme avait pu se reloger rapidement grâce aux démarches du maire auprès d'un parc de maisons mobiles. « J'ai tout perdu, a dit l'homme à l'ancien maire, mais, grâce à toi, j'ai été le premier à retrouver une maison. » M. Simard est très ému quand il se rappelle ce moment.

Maire de L'Anse-Saint-Jean pendant 17 ans, Laurent Yves Simard est fier de la solidarité et de l'entraide qui ont permis à la petite communauté de se relever : « Je suis convaincu que le milieu en est sorti ragaillard, même si, comme moi, les gens n'oublieront jamais cette dure épreuve. »

CHAPITRE 2

S'accrocher

Gaspé, le vendredi 19 juillet 1996. La petite Vicky sautille sur le lit de la chambre d'hôtel. Richard Roy, 34 ans, a le cœur léger en regardant sa fille de 3 ans et demi rire et s'amuser. L'homme de Port-Cartier, petite ville de la Côte-Nord, savoure pleinement cette semaine de vacances avec sa fille. Après quelques belles journées de camping à Québec, Richard a préféré louer une chambre d'hôtel plutôt que de dormir dans la tente, sous la pluie qui tombe sur la Gaspésie.

Soudain, la fillette aux longs cheveux châtain clair lance :

— Je m'ennuie de maman ! J'aimerais ça aller la voir.

Richard Roy, qui a rompu récemment avec sa femme, comprend la réaction de sa fille, mais il vient tout juste de louer la chambre. Qui plus est, ils sont à plusieurs heures de route de Sept-Îles, où vit Lucie Gauthier, la mère de Vicky, sans parler du voyage de plus de deux heures en traversier entre Matane et Godbout. Néanmoins, n'écoulant que son cœur de père, Richard décide de rentrer sans tarder. Ce soir-là, le traversier doit quitter Matane à 20 h.

— O.K. On s'en va voir maman !

Vicky sourit à l'idée de surprendre sa mère qui les verra arriver un peu plus tôt que prévu.

Plusieurs heures plus tard, sur le traversier *Camille-Marcoux*, il n'y a que quelques passagers dans la petite cafétéria. De fortes vagues agitent le fleuve Saint-Laurent, et la petite Vicky a un léger mal de mer. Richard Roy engage alors la conversation avec un homme de Saint-Rémi-de-Napierville, début trentaine, père de deux enfants. Il s'appelle Tony de Champlain et voyage seul. Venant de Grand-Métis, où vit sa mère, il s'en va passer une entrevue d'embauche chez Uniforêt, à Port-Cartier, l'entreprise de pâtes et papiers pour laquelle travaille justement Richard! Ce passionné de tracteurs de remorque souhaite décrocher cet emploi. Tony est souriant et énergique. Il s'amuse même avec la petite Vicky dans les jeux d'enfants pour lui faire oublier le long trajet.

Arrivé à Godbout, le traversier ne peut s'amarrer au quai en raison de la mer houleuse et des vents violents. À un moment donné, le capitaine du *Camille-Marcoux* envisage même de faire demi-tour et de regagner Matane. Finalement, le navire ira accoster à Baie-Comeau, à une soixantaine de kilomètres en amont de Godbout.

Au sortir du traversier, en s'engageant sur la route 138, Richard Roy salue une dernière fois Tony de Champlain qui a rangé sa camionnette noire au bord de la route. Dans moins de trois heures, Richard et Vicky seront à Sept-Îles. La fillette est installée dans son siège d'enfant, à côté de son père. Celui-ci a placé des oreillers de chaque côté de sa fille pour assurer son confort.

La Camaro rouge que Richard s'est achetée quelques semaines auparavant file dans la nuit, sur la route pratiquement déserte. Il pleut à boire debout. Les essuie-glaces, qui fonctionnent à plein régime, ne parviennent pas à chasser l'eau du pare-brise.

Un peu plus tard, quelque part dans la forêt, au nord de Baie-Trinité, un barrage de castors cède sous la pression des eaux, et un torrent emporte une portion de la route 138. En une fraction de seconde, la Camaro de Richard atterrit dans une crevasse profonde d'une douzaine de mètres. Sous la force du torrent,

Table des matières

Préface	9
Avant-propos	13
CHAPITRE PREMIER: S'oublier	23
CHAPITRE 2: S'accrocher.....	31
CHAPITRE 3: Se séparer.....	41
CHAPITRE 4: Se souvenir.....	49
CHAPITRE 5: Servir.....	61
CHAPITRE 6: Rester	69
CHAPITRE 7: Évacuer.....	79
CHAPITRE 8: Raconter	89
CHAPITRE 9: Survivre.....	99
CHAPITRE 10: Intervenir	111
CHAPITRE 11: Rassurer	123
CHAPITRE 12: Défendre	135
CHAPITRE 13: Aider	145
CHAPITRE 14: Résister.....	153
CHAPITRE 15: Relancer	163
CHAPITRE 16: Grandir	173
CHAPITRE 17: Lutter	181
CHAPITRE 18: Sauver.....	193
CHAPITRE 19: Rapporter	201
CHAPITRE 20: Renaître	209

CHAPITRE 21 : Reconstruire.....	219
CHAPITRE 22 : Investiguer	227
CHAPITRE 23 : Redonner	237
CHAPITRE 24 : Retrouver	247
Crédits photographiques.....	256
Bibliographie	258
Remerciements	259